

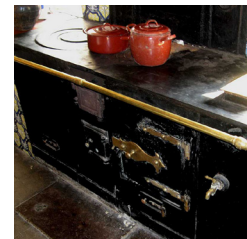


Lettre d'information n° 83 du 20 janvier 2019 p2/2

www.laramonda.com

Soir de neige avec Marguerite

Extrait provisoire de « Arbres, plantes et hommes de la Sierra de Guara », Charles Mérigot



Je voulais passer quelques jours au village en décembre. Après le train et le bus, j'avais pris, à 15 heures, un taxi à Huesca. La neige s'était mise à tomber, fine, mais tenace et le chauffeur était soucieux. En descendant du col qui la cache aux regards, je découvris, pour la première fois, la vallée toute blanche. A Las Almunias, je souhaitai bon retour au chauffeur qui s'empressa de faire demi-tour pour repartir vers la civilisation. Se disait-il qu'il venait de laisser un fou dans la montagne ? Dans ce village, deux cheminées fumaient, signalant les deux familles au chaud. Le reste était désert. Il était 16 heures. Il me restait à faire 2 kilomètres à pied, avec mon sac à dos et deux poches de nourriture. Vite, la nuit allait venir. Mais j'avais des ailes : la beauté du paysage, un silence total. J'étais heureux ! Fou de joie au point de crier, seul : « ce n'est pas possible ! » Je courais presque.

Une demi-heure plus tard, j'arrivais à la rivière : pour la franchir, d'enjambée en enjambée, il fallait passer sur la « *pasadera* », de grosses pierres, ancrées dans le lit. Prudent, je fis deux traversées : l'une avec le sac à dos, l'autre avec les sacs à provision. Sur l'autre rive, s'ouvrait le domaine qui allait être à moi. Personne ne venait plus en hiver et encore moins par ce temps-là. Pourtant cet obstacle du gué, me ravissait : il était une protection de plus pour ma solitude. Toujours un peu rude, le raidillon pour atteindre le hameau, je le gravis ce soir-là sans trop m'en rendre compte. Le village était désert, la rue silencieuse, la maison glacée et il neigeait encore. J'étais arrivé. Je sortis la clé de mon sac, ouvris la porte qui grinça, allumai une lampe de poche. Un froid de caverne régnait dans la maison fermée depuis trois mois !

Le soir venait et je devais encore faire vite : je récupérai deux bidons et ressortis chercher de l'eau, avant la nuit, à la fontaine, située à 400 m. Dominant la vallée, le petit chemin entre les murs de pierre m'offrit une vue mythique : les champs de neige avec quelques corbeaux, lettres noires sur une page blanche, la rivière comme de vif-argent, filant entre les silhouettes effilées de ses peupliers, les haies déjà bien sombres. Un tableau hivernal de Brueghel. A la fontaine, l'eau coulait, glaciale. Je remplis mes 30 litres et repartis. Les murs du village passaient du brun au gris.

Après l'eau, la lumière : je mis en marche la lampe à butane. Et maintenant le feu. Je descendis au bûcher, choisis du petit bois et quelques morceaux de vieux buis, secs depuis un siècle, enlevés au toit écroulé d'une bergerie, qui dégagent une chaleur forte et laissent des braises tenaces. Dans la cuisine à nouveau, j'ouvris les fenêtres toutes grandes sur le froid. Car je le sais bien, la vieille cuisinière, que j'appelle Marguerite, fume beaucoup le premier jour. Dans le foyer je mis papier, brindilles, petit bois, j'allumai. J'enlevai les deux petites plaques de fonte donnant accès aux deux conduits partant du foyer et qui montent pour se rejoindre dans le mur et, pour les réchauffer, avec des pages de journal, j'y fis brûler des torches de papier. La fumée du foyer au lieu de s'élever, s'échappait de toutes les fentes de la cuisinière, envahissant toute la pièce. Je toussai. Mais je retrouvais les gestes chargés de sens et les objets : le petit crochet pour manipuler les rondelles au-dessus du foyer, le soufflet. Pour m'aérer, je sortis sur le balcon glacé : la nuit était là, les flocons légers, passant devant les rectangles de lumière des fenêtres, scintillaient un instant, mais sur la cheminée extérieure se détachant contre le ciel, un timide filet blanc parvenait à s'élever. La fumée commençait donc à suivre le bon chemin. Revenu dans la pièce, je chargeais encore le foyer et repris le soufflet. Marguerite ne lâchait plus que quelques bouffées de mauvaise humeur tandis que de grosses volutes surgissaient à présent du tube de ciment sur le toit. Marguerite ne boudait plus, elle avait repris son métier de cuisinière, elle allait m'accorder largement sa chaleur. Marguerite est fidèle !

La bouilloire, restée seule dans la maison depuis trois mois, j'avais presque envie de la saluer, tellement j'avais plaisir à revoir tous ces objets endormis qui ce soir s'éveillaient à mon appel et reprenaient leur ronde et leurs fonctions. J'avais replacé le dernier rond sur la cuisinière, brossé le dessus, j'y posais la bouilloire pleine. Alors je pus fermer une à une les fenêtres et le balcon, l'air redevenant respirable. Je préparai un rapide repas, mis le couvert, coupai le pain. Il était près de 21h. Le thermomètre mural qui à l'arrivée indiquait 4°C, me fit un clin d'œil : 15°C. Dehors, aucun bruit, pas même le vent, aucun humain ne passerait par ici ce soir, même les sangliers se tiendraient immobiles sous les fourrés, comme les renards. La chouette de l'église se taisait et la neige ne s'arrêtait pas, laissant espérer pour le lendemain un splendide spectacle. J'avais gagné ma course. La vie, par ces objets remués, par la chaleur revenue, avait repris ses droits, j'avais l'impression d'avoir redonné naissance au village tout entier. Les bêtes tout autour le savaient à présent, alertées par les bruits mais surtout par l'odeur du feu de bois qui, sur la neige, se propage au loin. Nous allions vivre ensemble, elles, les objets et moi.

Alors, j'entendis dans le silence comme un bruit de moteur, un ronflement lointain qui grandissait en s'approchant. Une voiture ! Ici ! C'était impossible ! Elle ne pouvait au pire que circuler sur la route, de l'autre côté de la vallée, à plus de 2 kilomètres et avec la neige, je n'aurais pu l'entendre. Le bruit enflait, proche. Je compris d'un coup : la bouilloire complice ronronnait de plus en plus fort. Puis, elle se mit à siffler ; à siffler le chant du retour ! Bouilloire, tu chantes, mais qui te chantera ?

Désinscription : Cette lettre vous est envoyée parce que vous vous êtes inscrit sur notre site ou parce que nous nous connaissons. Si vous souhaitez ne plus recevoir cette lettre, il suffit de cliquer dans votre logiciel de messagerie sur le bouton « répondre » et d'écrire NON dans l'objet de votre message.

Les éditions de la ramonda, SARL, 3 allée Marie Laurent, 75020, Paris RCS 492 793 195 www.laramonda.com